

JOSEPHY, Jr., Alvin M., *The Nez Perce Indians and the Opening of the Northwest*. New Haven and London, Yale University Press, 1965. \$12.50. Ill., cartes, bibliog., index.

Léon Pouliot

Volume 20, Number 3, décembre 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302593ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302593ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pouliot, L. (1966). Review of [JOSEPHY, Jr., Alvin M., *The Nez Perce Indians and the Opening of the Northwest*. New Haven and London, Yale University Press, 1965. \$12.50. Ill., cartes, bibliog., index.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(3), 454–456. <https://doi.org/10.7202/302593ar>

JOSEPHY, Jr., Alvin M., *The Nez Perce Indians and the Opening of the Northwest*. New Haven and London, Yale University Press, 1965. \$12.50. Ill., cartes, bibliog., index.

Ce fort volume de 705 pages contient 22 belles illustrations, portraits de chefs indiens, d'hommes d'Etat, de militaires, de paysages du Nord-Ouest américain. La bibliographie ne compte pas moins de 23 pages; et tout au cours de l'ouvrage de nombreuses cartes géographiques nous aident à suivre les opérations militaires. C'est que le sujet est important; il appartient à la grande, mais pas toujours glorieuse, histoire de l'expansion des Etats-Unis.

Les Nez Percés, une des tribus les plus fières et les plus nombreuses du Nord-Ouest, n'avaient pas eu, semble-t-il, de contact continu avec les Blancs avant 1805, date où les explorateurs américains Lewis et Clark pénétrèrent jusque dans leur pays. Ils firent sur ceux-ci une favorable impression, et Clark pouvait écrire: "Ils ont bon cœur." De leur côté, les Nez Percés n'eurent d'abord qu'à se féliciter de la rencontre des Blancs. Pendant quelque quarante ans ils vécurent en paix avec les commerçants américains et en vinrent même à les préférer aux trafiquants de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson.

Mais quand, à partir des années 1840, les colons américains, attirés par la majestueuse grandeur du pays, la fertilité du sol et les gisements d'or, s'installèrent dans le Nord-Ouest sans crier gare et voulurent s'y conduire en maîtres, la sympathie des Indiens, les Nez Percés y compris, se changea en hostilité. Car pour eux le Nord-Ouest n'était pas un *no man's land*, c'était leur propriété et ils entendaient la conserver. De là les guerres indiennes qui pendant 30 ans ensanglantèrent le pays, y semèrent la terreur et y maintinrent une atmosphère de violence et de brutalité qu'on a peine à comprendre aujourd'hui. C'était à qui l'emporterait entre les Indiens et les Blancs. Car ne tenant aucun compte des justes prétentions des Indiens, le gouvernement de Washington protégeait les *squatters* par la force des armes, encourageait l'immigration des Blancs au Nord-Ouest,

qu'il avait décidé d'ouvrir à la civilisation. Il était inévitable que le plus fort finit par l'emporter. En 1855, un politicien plus entreprenant qu'honnête, le gouverneur Stevens, obtenait des Indiens — ou plus exactement, il leur imposait — des traités, aux termes desquels les diverses tribus seraient désormais confinées dans des réserves, recevraient des annuités du gouvernement et autres avantages leur permettant de survivre. Stevens laissa les autorités de Washington sous l'impression que les traités avaient été agréés de bon cœur; et avant même leur approbation par le Congrès, il invitait les Blancs à s'installer dans le Nord-Ouest, y faisait lever des tracés de route, voire de chemins de fer. C'était aller trop vite en affaire. D'autant plus que ses belles promesses n'étant pas honorées par le gouvernement central, la tension monta entre les Indiens et les Blancs, ceux-là ayant cédé leurs propriétés à ceux-ci et n'obtenant rien ou si peu que rien en retour.

Face à l'invasion des Blancs, les Nez Percés étaient divisés. Les uns s'en tenaient au traité qu'ils considéraient comme un moindre mal et s'efforçaient d'en tirer tous les avantages possibles; les autres ne voulaient rien avoir à faire avec les Blancs. "La terre est notre Mère", disaient-ils; "et on lutte jusqu'à la mort inclusivement pour sa mère, on ne la livre jamais."

Rien n'est plus intéressant et plus triste à la fois que le récit de la dernière guerre de l'armée américaine contre les Nez Percés patriotes (1877). La responsabilité immédiate doit en être attribuée non aux chefs, assez sages pour ne pas provoquer directement l'ennemi, mais aux coups de main d'une jeunesse incontrôlable et dont l'esprit agressif avait été porté au paroxysme par l'usage des boissons enivrantes volées aux colons américains. Mais toute la tribu des Nez Percés patriotes en souffrit. Dans la pensée des militaires américains, en effet, cette guerre en était une d'extermination pure et simple; il n'y avait pas d'autre solution selon eux. Un exemple entre tant d'autres: quelques volontaires américains envoyés en éclaireurs par le général Gibbon, demandèrent s'ils devaient faire des prisonniers Indiens: "The reply, they understood, was that Gibbon wanted no Indian prisoners. He had come not to parley, to try to persuade the Indians to surrender or to take captives. He had come to kill" (581). Déjà en 1867, le général Sherman était du même sentiment: "The more we can kill this year, the less will have to be killed the next war, for the more I see of these Indians, the more convinced I am that they all have to be killed or be maintained as a species of paupers." Et c'est encore

à ce même militaire qu'on attribue cette parole inhumaine et barbare: "The only good Indian is a dead Indian" (634).

L'auteur ne cache pas les actes de violence exercés par les Indiens sur les Blancs, il ne cherche pas à les justifier. Mais de l'ensemble de son récit il résulte que le bon droit, le bon sens, la modération, la dignité humaine furent du côté des Nez Percés, non du côté de l'armée américaine ni du département des affaires indiennes. D'ailleurs l'opinion publique contemporaine ne s'y méprit pas; et pendant la guerre même il y eut à travers les Etats-Unis un vaste mouvement de sympathie pour les Nez Percés et de réprobation pour l'armée. La paix conclue, le Chef Joseph prit la stature d'un héros national et légendaire. Mais il était trop tard.

Cette guerre qui avait coûté au trésor américain la somme fabuleuse pour l'époque de \$1,873,410., sans compter les pertes personnelles subies de part et d'autre, laissait le petit reste des Nez Percés dans la plus lamentable des conditions: "The Nez Perce survivors of the struggle, once a rich and self-sufficient people, were made destitute, and thereafter they became burdens to the American taxpayer. The Indians had lost their horses, cattle, guns, personal possessions, savings of gold dust and cash, homes, freedom — everything but their honor. With their defeat the history of the Nez Percés as an independent people came to an end" (633). La contribution de M. Josephy à la malheureuse histoire des Nez Percés et à l'histoire de la grande expansion américaine est d'une très grande valeur; il mérite d'en être félicité.

LÉON POULIOT, S.J.